

## Table ronde avec des cinéastes

Michel Coulombe

---

Volume 20, Number 2, Spring 2002

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/33287ac>

[See table of contents](#)

---

### Publisher(s)

Association des cinémas parallèles du Québec

### ISSN

0820-8921 (print)

1923-3221 (digital)

[Explore this journal](#)

---

### Cite this document

Coulombe, M. (2002). Table ronde avec des cinéastes. *Ciné-Bulles*, 20(2), 18–29.

«Quand on a 30 ans, quel que soit le secteur dans lequel on travaille, n'a-t-on pas toujours l'impression de prendre le contrôle?» Ricardo Trogi

PAR  
MICHEL COULOMBE

À la table, sept jeunes cinéastes venus faire ensemble l'état des lieux, c'est-à-dire parler de leur génération et témoigner du vent de fraîcheur qui souffle actuellement sur le cinéma québécois. Parmi eux, Ricardo Trogi est certainement celui qui déplace le plus d'air. Réalisateur de plusieurs courts métrages humoristiques dont **Second Chance Inc.** et **One Night**, Trogi met la dernière main à son premier long métrage, **Québec-Montréal**, tourné l'été dernier. Comme lui, Stéphane Lapointe a participé à la **Course destination monde**. Moins emporté, assurément plus prudent, peut-être parce qu'il se porte à la défense d'un cinéma populaire qui ne suscite que peu d'enthousiasme chez la plupart de ses collègues, Lapointe vient de terminer un premier court métrage en 35 mm, **Foie de canard et cœur de femme**, qui met en vedette Suzanne Clément et Christian Bégin.

Le parcours de Jéricho Jeudy est très différent des leurs. Cofondateur de Kino (un regroupement de cinéastes qui se retrouvent une fois par mois et s'obligent à tourner) et réalisateur de webzines présentés sur [www.silenceoncourt.tv](http://www.silenceoncourt.tv), Jeudy nage littéralement dans le court métrage. Comme plusieurs cinéastes de sa génération, il apprend son métier en travaillant à gauche et à droite. Publicité, vidéoclip, habillage de chaîne, document corporatif, rien n'est exclu. Tout aussi polyvalent, Philippe Gagnon est passé par l'Institut national de l'image et du son (INIS). Il est à la fois technicien, cinéaste et directeur de Spirafilm, un regroupement de cinéastes de Québec qui célèbre cette année, fait rarissime, son 25<sup>e</sup> anniversaire. Quant à Denys Desjardins, membre actif du Mouvement spontané pour sauver l'Office national du film (MSSO), il enseigne le cinéma depuis des années. Sa résidence de cinéaste à l'Office national du film (ONF) lui a permis, notamment, de tourner **Mon œil pour une caméra**, un film autobiographique à la frontière des genres.

Les deux réalisatrices qui complètent le groupe ont au moins un point commun. Au moment de se réunir avec leurs collègues pour parler cinéma, Julie Hivon et Louise Archambault se préparaient à accoucher à la mi-janvier. En plus d'enseigner le cinéma, Julie Hivon a tourné un long métrage, **Crème glacée, chocolat et autres consolations**, lancé l'automne dernier avec un certain succès. Quant à Louise Archambault, elle s'est fait remarquer avec un court métrage, **Atomic Saké**. Lors de l'édition 2001 de l'événement saguenéen Regard sur la relève du cinéma québécois, elle signait un film improvisé intitulé **Y a pas de crème molle en hiver**.

Sept cinéastes donc. Une génération. Quelques incertitudes, plusieurs questions, autant d'éclats de rires...



La joyeuse bande:  
Louise Archambault, Julie  
Hivon, Stéphane Lapointe,  
Denys Desjardins, Philippe  
Gagnon, Jéricho Jeudy  
et Ricardo Trogi  
(Photo: Véro Boncompagni)

**Ciné-Bulles:** *L'automne dernier, la très grande majorité des films québécois sortis en salle étaient des premières ou des deuxièmes œuvres. S'agit-il d'un concours de circonstances ou d'une vague de fond?*

**Denys Desjardins:** Il se passe certainement quelque chose. La génération de la trentaine est là en force. Tout de même, il restera toujours une portion de l'arrière-garde en place.

**Ciné-Bulles:** *Cela donne un cinéma nouveau?*

**Denys Desjardins:** Pas nécessairement. On récupère. On fait référence à ce qui a été fait, du moins en documentaire, comme pour revenir à une période où le documentaire était synonyme de cinéma. C'est pour cela que plusieurs documentaristes de ma génération s'inspirent du passé pour retrouver une certaine liberté d'action et un engagement qui redonnent un sens au documentaire. C'est aussi une question de survie qui nous oblige, en tant que créateurs, à occuper un terrain qui ne soit pas celui de la télévision.

**Ricardo Trogi:** Quand on a 30 ans, quel que soit le secteur dans lequel on travaille, n'a-t-on pas toujours l'impression de prendre le contrôle? J'ai des amis en informatique. Ils ont le même sentiment. C'est un fait de génération.

**Julie Hivon:** D'ailleurs, les cinéastes de ce qu'on appelle l'arrière-garde ont probablement eu la même impression à 30 ans.

**Ciné-Bulles:** *À cette différence qu'il y a 10 ans par exemple les cinéastes québécois tournaient souvent leur premier long métrage dans la quarantaine.*

**Louise Archambault:** C'est d'ailleurs le cas de Catherine Martin (**Mariages**) et de Bernard Émond (**la Femme qui boit**), ce qui donne des films différents de ceux que nous avons faits ou que nous

allons faire. Ce que j'aime des films sortis l'automne dernier, c'est qu'ils sont très différents les uns des autres. **Crème glacée, chocolat et autres consolations** ne ressemble pas à **Une jeune fille à la fenêtre** de Francis Leclerc.

**Ciné-Bulles:** *Pour vous tous, le long métrage est-il clairement l'objectif avoué, ce vers quoi vous tendez?*

**Ricardo Trogi:** C'est l'objectif déclaré, tellement qu'il m'est difficile de comprendre que ce ne soit pas le cas pour d'autres. De la même façon, j'imagine mal qu'un musicien rêve de faire strictement de la musique pour la publicité. Sauf si, évidemment, il n'aime pas travailler avec des acteurs et préfère le documentaire, un réalisateur qui aime un peu son métier a envie de tourner ne serait-ce qu'un court métrage de huit minutes. À partir de là, ce n'est pas long qu'il imagine pouvoir faire autre chose...

Pour ma part, j'y suis allé étape par étape. En tournant des courts métrages, j'ai appris qu'entre l'écriture et la sortie d'un film il y a des choses qu'on ne contrôle pas. Le travail consiste par la suite à la fois à apprendre à mieux contrôler ce qui nous échappe et à suivre le mouvement du film. On peut essayer de tout mener à la baguette, mais on risque de se faire détester des membres de son équipe. Pour qu'un directeur artistique se donne pendant quatre mois à un projet de film, il faut qu'il ait suffisamment de latitude. Si on lui casse tout le temps les jambes... Quand on fait un film, il faut donc admettre qu'on ne contrôle pas tout. C'est encore plus vrai dans le cas d'un long métrage.

**Stéphane Lapointe:** Pour moi, c'est clair depuis longtemps: je veux réaliser des longs métrages. Je viens de tourner un premier court métrage en 35 mm et j'écris actuellement un scénario de long métrage.

**Philippe Gagnon:** Pour ma part, j'espère profiter du programme de l'INIS, où j'ai étudié, pour réaliser un long métrage à moins de 800 000\$, tourné en vidéo, gonflé en 35 mm. Je veux être sûr de ce que je fais parce que je sais qu'il peut être très difficile de faire son deuxième film. D'autres que moi écrivent le scénario et il faudra que cela m'allume. Autrement, c'est tout simple, je ne ferai pas ce film.

**Julie Hivon:** Je visais moi aussi le long métrage. Avant **Crème glacée, chocolat et autres consolations**, j'avais tourné deux courts, **Baiser d'enfant** et **Dans le parc avec toi**. Si le système de financement était différent, j'aimerais revenir au court métrage. Mais il m'a fallu autant de temps pour trouver le financement de mes courts que pour le long métrage. Le court métrage c'est bien si cela peut être plus léger. Hélas, il faut attendre des mois pour monter le financement, surtout si, comme moi, on tourne avec de la pellicule et si on n'a pas son propre équipement. J'ai eu envie de revenir au court, mais j'ai aussitôt pensé à tout le temps qu'il fallait y mettre et aux problèmes de diffusion, et cela m'a dissuadé.

**Denys Desjardins:** Quitte à tourner un long métrage tous les cinq ans...

**Julie Hivon:** C'est effectivement l'inconvénient.

**Philippe Gagnon:** Remarquez, on ne trouve pas plus de cinéastes qui parviennent à financer un court métrage chaque année.

**Ciné-Bulles:** *Il y a d'autres façons de faire du court métrage. On peut aussi tourner en vidéo et travailler avec très peu de moyens.*

**Julie Hivon:** En effet, mais la façon traditionnelle de financer un court métrage est aussi lourde que s'il s'agissait d'un long. Pour chacun de mes courts métrages il a fallu compter un an de

financement. Un peu d'argent ici, un peu là. Évidemment, au niveau de l'écriture c'est beaucoup plus court. Et puis, comme le tournage d'un court métrage s'étend sur cinq ou six jours, il peut être plus familial. Difficile par contre de faire léger dans le long métrage.

**Ricardo Trogi:** Je peux écrire l'histoire d'un court métrage et le tourner la semaine d'après. Ce n'est pas tout le temps une bonne histoire évidemment, mais il m'apparaît difficile d'attendre un an avant de tourner un court métrage. Un an plus tard, je suis rendu ailleurs. Dans le cas d'un long métrage, je peux faire ce sacrifice. En fait, si je reçois de l'argent pour tourner un court métrage un an après l'avoir scénarisé, je vais me demander s'il est



Ricardo Trogi  
(Photo: Véro Boncompagni)

possible de soumettre autre chose, d'écrire un nouveau scénario en fin de semaine. Nous avons la chance de pouvoir travailler avec des moyens de production très accessibles. D'ailleurs, s'il y a une chose qui nous distingue des générations qui nous précèdent, c'est qu'on est supposé mieux se débrouiller avec la vidéo et l'ordinateur. Ils ont peur de tout cela comme on aura peut-être peur à notre tour des tables de montage de poche qui feront le bonheur des plus jeunes dans quelques années.

**Denys Desjardins:** Déjà dans les années 1970, Jean Pierre Lefebvre parvenait à tourner un long métrage par année, en collaboration avec sa femme, Marguerite Duparc. Il n'avait pas d'ordinateur, mais il contrôlait ses moyens de production.

**Jéricho Jeudy:** Avoir sa table de montage, c'est la clé.

**Louise Archambault:** Et sa caméra!

**Jéricho Jeudy:** Quant à moi, je vise aussi le long métrage. Il y a quelques énergumènes qui sont fanatiques du court métrage, mais ce sont des exceptions. Je vise le long non seulement parce que c'est un point culminant par rapport au métier de réalisateur, mais aussi parce qu'on ne vit pas du court métrage. En fait, dans le cas du court métrage, si l'on se dégage un salaire, on finit tôt ou tard par le réinvestir dans le film. Dommage que le financement du court soit si lourd, car ce format permet de faire des folies autrement irrecevables.

**Ricardo Trogi:** J'ai fait partie d'un comité d'analyse de projets une seule fois, à la SODEC. On devait choisir parmi une cinquantaine de projets de courts métrages. En lisant les scénarios, j'étais curieux de voir ce que telle ou telle idée pouvait donner. Dans le cas de longs métrages, je me serais posé davantage de questions. Curieusement, un ou deux films faisaient consensus mais ce n'était pas nos projets préférés, et c'est peut-être là un des travers du financement public. Les analystes des projets, les décideurs, ne parviennent peut-être pas toujours à faire accepter les projets qui leur plaisent le plus, soucieux qu'ils sont d'arriver à une décision consensuelle.

**Julie Hivon:** Pour financer un long métrage, il faut soumettre le scénario à plusieurs organismes, à autant de comités. Tout ce monde-là doit se mettre d'accord, ce qui entraîne probablement des compromis.



Julie Hivon  
(Photo: Véro Boncompagni)

**Jéricho Jeudy:** On n'a pas créé Kino contre les institutions mais tout de même en réaction à la réalité du Québec qui exige qu'on attende trois ans avant de faire son film, ce qui ne suffit pas à un cinéaste.

**Ciné-Bulles:** Revenons à la légèreté évoquée plus tôt.

**Julie Hivon:** Je voulais tourner mon premier long métrage avec une petite équipe, ce qui ne va pas de soi. Les techniciens ont la gentillesse d'accepter de tourner un long métrage à petit budget au minimum syndical, ce qui nous oblige en contrepartie à faire des concessions. Untel a besoin de deux assistants, tel autre veut sa propre camionnette. Le budget de

chaque département a ainsi tendance à exploser. Dans le cas d'un court métrage on demande aux membres de l'équipe de se prêter à l'expérience quelques jours, ce qui est plus facile à négocier. Comme le tournage d'un long métrage dure cinq semaines, on ne veut surtout pas que l'équipe arrive sur le plateau exaspérée parce que la préproduction a été infernale et que tout le monde est mal payé. Alors on s'entoure d'une équipe plus importante que celle qu'on aurait souhaitée.

**Ricardo Trogi:** Moi, sur mon premier tournage, j'ai observé. Je n'ai pas fait le champion parce qu'il y a des trucs que je ne connaissais pas. Ma productrice m'a convaincu de m'entourer de gens d'expérience en me disant que je pourrais, si cela ne convenait pas toujours — et c'était parfois le cas —, travailler avec des gens de ma génération.

**Julie Hivon:** Je coproduisais mon film, mais ce n'était pas plus évident!

**Ricardo Trogi:** Je comprends que le directeur artistique n'ait pas envie d'aller lui-même couper le sapin dont il a besoin. Mais il est bien possible que je tourne mon prochain film avec un directeur artistique prêt à tout faire seul. Et puis pourquoi faut-il tourner un film en 22 jours?

**Julie Hivon:** La solution aux problèmes d'argent, c'est souvent de couper des journées de tournage de sorte que tout le monde se retrouve avec une charge de travail complètement débile. Alors que moi j'ai besoin que le moral soit bon sur le plateau.

**Philippe Gagnon:** Quand on fait un film, c'est normal, on veut que tout le monde embarque.

**Ricardo Trogi:** C'est irréaliste. J'ai renoncé à vouloir mettre tout le monde dedans comme un imbécile, car je sais que bien des techniciens ne sont sur mon plateau que parce qu'ils sont disponibles, sans plus.

**Louise Archambault:** J'écris le scénario de mon long métrage actuellement. Le titre de travail est **Familia**. J'ai fait des courts métrages dans le passé, notamment une comédie tournée l'été dernier, **Mensonges**, et j'espère poursuivre après mon long métrage. Si je veux faire un long métrage, c'est parce que cela me permet d'approfondir une histoire, de fouiller les personnages. J'aurais pu traiter mon sujet en court métrage, mais l'impact ne serait pas le même. Tout de même, c'est bon aussi

parfois de rester à la surface. On va alors chercher une ambiance, une émotion.

**Philippe Gagnon:** On ne raconte pas les mêmes histoires selon que l'on tourne un court ou un long. Mon dernier court métrage, **Vous êtes ici**, tourné pour la série *Entrée côté courts*, est très dramatique. Je n'aurais pas pu soutenir ce ton pendant tout un long métrage. Ma mère braille à la fin du film et je n'ai pas le goût qu'elle pleure pendant une heure et demie... L'huile de Lorenzo! En fait, je ne crois pas que l'on puisse soutenir pareille tension dans un long métrage.



Philippe Gagnon  
(Photo: Véro Boncompagni)

**Louise Archambault:** De toute façon, un film compte plusieurs parties, des moments graves, d'autres plus légers.

**Ciné-Bulles:** Avez-vous peur de l'échec d'un premier long métrage?

**Ricardo Trogi:** Quand on a encore aucun long métrage à son actif, il faut pouvoir convaincre ceux qui gèrent les fonds publics. Ils jouent aux dés en pariant sur un jeune cinéaste, aussi je suis convaincu qu'un échec a des conséquences importantes.

**Denys Desjardins:** Moi aussi. Je viens de terminer mon premier long métrage, **Mon œil pour une caméra**. C'est tourné avec des images réelles et monté comme de la fiction. J'en suis le personnage principal puisque le film est autobiographique.

**Ricardo Trogi:** Toi pour vrai ou dans la peau d'un personnage?

**Denys Desjardins:** Difficile d'être réellement soi-même quand on réalise le film. Pour moi, c'est du cinéma avant d'être de la fiction ou du documentaire. Mon expérience est très différente des vôtres, car le film a été tourné sur une année.

Un an c'est effectivement beaucoup. Aussi cela devient impossible de garder la même équipe de tournage. Avec 22 jours de tournage toutefois, je serais vraiment à l'étroit, car j'ai besoin de temps de réflexion.

**Julie Hivon:** C'est le rêve de tout le monde! Mon scénario prévoyait des scènes d'été et d'autres d'hiver, mais on a dû y renoncer parce qu'il fallait payer des assurances pour chaque tournage. Tourner à petit budget ne me pose pas de problème, mais je veux plus de temps.

**Jéricho Judy:** Or, quand il y a plus de moyens ce n'est pas nécessairement la priorité...

**Louise Archambault:** J'ai travaillé sur le plateau d'**Un crabe dans la tête** d'André Turpin. L'équipe était composée d'une quinzaine de personnes et nous avons eu 35 jours de tournage. André aurait aimé en avoir davantage, mais nous avons tourné sans la participation financière de Téléfilm Canada, qui ne s'est associé au projet que plus tard, de sorte qu'il lui a fallu, comme d'ailleurs les

producteurs, investir son salaire dans le film. J'ai fait les costumes et la photographie de plateau sans assistant, ce qui était très exigeant. L'équipe était composée d'amis et nous avons tourné à la maison. L'enfer! Il y a un prix à payer lorsqu'on tourne de cette façon. Ainsi, André a tourné principalement en lumière naturelle, ce qui coûte moins cher en éclairage et permet de tourner plus rapidement. De plus, il n'y avait pas de maquilleur ou de coiffeur sur le plateau.

**Julie Hivon:** Moi aussi je ne voulais ni maquilleur ni coiffeur sur mon plateau, mais avec France Castel ce n'était tout simplement pas possible...

**Louise Archambault:** Quand on réalise un film à petit budget, il faut accepter qu'il y ait des erreurs de continuité et miser beaucoup, comme l'a fait André, sur le montage pour trouver la structure exacte du film.

**Denys Desjardins:** C'est au montage que j'ai su que j'avais tourné un long métrage! Le film devait faire 52 minutes, mais j'ai constaté que sa longueur naturelle était plutôt de 75 minutes.

**Ricardo Trogi:** Comment **Mon œil pour une caméra** sera-t-il distribué?

**Denys Desjardins:** Par Internet. Il sera aussi présenté dans certains festivals, comme Images du nouveau monde à Québec et le Festival international des films sur l'art. La distribution des documentaires passe par des thèmes, or mon film ne correspond à aucun thème bien identifiable.

**Ciné-Bulles:** *Lorsqu'ils fonctionnent, les films d'auteur québécois rejoignent tout au plus 20 000 ou 30 000 spectateurs en salle, sauf exception comme **15 février 1839** de Pierre Falardeau. Pensez-vous au public?*

**Denys Desjardins:** Difficile de ne pas y penser. On fait de la communication et on sait très bien que les jeunes réalisateurs québécois qui se lancent dans le long métrage de fiction ont parfois de grandes déceptions, par exemple Alain DesRochers qui a tourné **la Bouteille** ou Denis Chouinard qui a fait des compromis pour rejoindre le public avec **l'Ange de goudron**, sans succès.

**Ricardo Trogi:** Quand je tourne, j'oublie tout cela, mais à l'écriture c'est très présent. Nous avons écrit **Québec-Montréal** à trois, aussi nous avons toujours un public sous les yeux.

**Julie Hivon:** Bien sûr, je veux communiquer avec un public, mais il m'est impossible de savoir combien il y aura de personnes. Le problème aujourd'hui, c'est d'amener le public dans les salles.

**Ciné-Bulles:** *Il y a un fossé important entre le public que vous rejoignez et celui de comédies comme **Nuit de noces**, **Miracle à Memphis** et **les Boys III**.*

**Stéphane Lapointe:** Oui, pourquoi fait-on une différence entre les comédies populaires et les films d'auteur? Moi, je veux faire un film qui me ressemble et qui plaise à un vaste public.

**Louise Archambault:** C'est bien ce qu'on souhaite tous!

**Stéphane Lapointe:** Tout de même, on lève facilement le nez sur tout ce qui est commercial!

**Jéricho Jedy:** Les films populaires sont faits avec des ingrédients bien identifiés. On fait de la comédie parce que l'humour est très populaire au Québec, on y met des humoristes qui font salle comble, on ajoute le hockey et une couple de «pitounes».

**Stéphane Lapointe:** Moi je veux faire de la comédie dramatique, un film comique, intelligent, humain, qui n'utilise pas la recette, mais qui se situe dans le registre de **la Crise**, de **Toto le héros** ou de **Quatre Mariages et un enterrement**.

**Ciné-Bulles:** Si le succès populaire est souvent au rendez-vous, nos comédies sont rarement exportables.

**Ricardo Trogi:** Mon film par exemple ne l'est pas. À cause du niveau de langage, très québécois, on peut même dire du joul. L'intérêt du film ne réside pas dans l'histoire comme telle, mais plutôt dans le naturel des personnages et cela passe par leur façon de s'exprimer. Nous avons d'ailleurs été très pointilleux à ce sujet pendant le tournage.

**Stéphane Lapointe:** Eh bien moi, je veux faire une comédie intelligente qui soit exportable!

**Louise Archambault:** En anglais ou en français?

**Stéphane Lapointe:** Un bon film reste un bon film quelle que soit la langue.

**Ricardo Trogi:** Pourtant, si tu tournes une comédie québécoise en français international, ce sera raté!

**Stéphane Lapointe:** Il y a un précédent, **le Déclin de l'empire américain**.

**Ciné-Bulles:** Pourquoi écrivez-vous le plus souvent vos scénarios?

**Julie Hivon:** Trouver quelqu'un avec qui on va connecter n'est pas si facile.

**Jéricho Judy:** Mon premier réflexe serait d'écrire moi-même, mais ce qui me refroidit, c'est que, si on écrit ses propres scénarios, on tourne beaucoup moins.

**Philippe Gagnon:** Lorsqu'on travaille en collaboration, il faut s'endurer. J'ai écrit un scénario pour un autre réalisateur et j'ai eu l'impression que l'on détruisait mon œuvre. Il faut des affinités.

**Ricardo Trogi:** Nous étions trois à écrire le scénario de **Québec-Montréal**, Patrice Robitaille, Jean-Philippe Pearson et moi. Nous avons collaboré auparavant à des courts métrages. C'était déjà plus facile dans le cas du long métrage parce qu'il y a des histoires parallèles. Tout de même, nous avons décidé ensemble du contenu de chaque histoire, ce qui oblige évidemment à des compromis. Puis chacun a écrit des dialogues de son côté. Mes deux coscénaristes jouent également dans le film, l'un a écrit son propre rôle, l'autre pas. Comme je réalisais le film, je devais constamment motiver le groupe, une responsabilité parfois lourde à porter. À trois nous avons écrit un premier jet de 147 pages en un mois. En le regardant, le producteur s'est esclaffé parce que, de toute évidence, c'était trop long. À partir de là, il a fallu compter une année de travail.

**Stéphane Lapointe:** Quant à moi, j'écris seul et je prévois un mois pour la scène à scène, deux mois pour la première version du scénario et près d'un an pour la version finale.



Stéphane Lapointe  
(Photo: Véro Boncompagni)



Denys Desjardins  
(Photo: Véro Boncompagni)

**Philippe Gagnon:** Pendant ce temps, évidemment, il faut faire autre chose pour gagner sa vie!

**Ricardo Trogi:** Il faut vivre aussi pour alimenter son écriture.

**Stéphane Lapointe:** J'ai besoin de pratiquer les deux métiers, l'écriture et la réalisation. Mon expérience d'écriture de *sitcoms* (*Histoires de filles*) me permet d'avoir un style plus punché.

**Denys Desjardins:** J'ai écrit le scénario de *Mon œil pour une caméra* et je l'ai fait lire aux gens de l'équipe puisqu'ils sont dans le film. Puis j'ai réécrit les scènes au fur et à mesure du tournage pour tenir compte des saisons ou de l'évolution de la situation.

**Ricardo Trogi:** Il m'est arrivé de tourner des premiers jets et je ne le regrette pas.

**Jéricho Jeudy:** Avec Kino, on peut y aller à l'instinct, en sachant qu'on ne contrôle pas tout. On *surfe* sur quelque chose qu'on ne connaît pas trop, ce qui donne des films différents.

**Ricardo Trogi:** J'ai participé à des événements impro-performance où l'on tourne à toute vitesse. Au bout de 12 minutes, on a établi le scénario et on ramène le film terminé 3 heures plus tard.

**Louise Archambault:** Moi j'ai exigé 48 heures à Chicoutimi. Jean-François Rivard y était arrivé en 24 heures l'année précédente. N'empêche, je n'ai rien vu du festival!

**Ricardo Trogi:** Les gens qui assistent à ce genre de performance ont l'impression de faire partie d'un groupe de privilégiés, ce qui explique en partie la popularité de ces événements.

**Jéricho Jeudy:** Un certain public recherche la surprise. Ces gens viennent voir à Kino des films imparfaits, tournés avec les moyens du bord, très loin de ce qui est à l'affiche au Paramount. Bien sûr, ces films peuvent être «broche à foin», mais ils ne sont pas soumis à un cadre formel standard et on ne se demande pas s'il s'agit d'un documentaire ou d'un film d'auteur.

**Philippe Gagnon:** Il y a aussi une certaine actualité qui donne parfois une valeur supplémentaire à ces événements. À la mort de Maurice Richard, des kinoïtes lui ont aussitôt consacré des films. Même chose avec le Sommet des Amériques. Tout le monde avait une caméra et un masque à gaz.

**Philippe Gagnon:** Moi j'ai décidé non seulement de tourner un film lors du Sommet mais de le montrer la semaine même. Aujourd'hui, j'hésiterais à le présenter en public mais là, décidé à participer aux événements qui se sont tenus en réaction au Sommet, j'ai monté mon film, *Gladiator II*, en une nuit, et il a été présenté à plusieurs occasions.

**Jéricho Jeudy:** Pour les kinos, c'est pareil. Certains ne valent que dans l'instant présent. Mais le quart d'entre eux tiennent la route, ce qui est déjà énorme. Qui sait, le public qui fréquente Kino sera peut-être plus curieux de voir nos longs métrages, ce qui nous permettrait de rejoindre plus

que 20 000 spectateurs, car 20 000 spectateurs c'est un score déplorable.

**Philippe Gagnon:** Les événements cinématographiques permettent de construire des publics. C'est le cas certainement de *Regard sur la relève du cinéma québécois* au Saguenay, qui a créé un intérêt supplémentaire autour de **la Moitié gauche du frigo** de Philippe Falardeau et qui sera l'occasion de ressortir **Une jeune fille à la fenêtre** cette année.

**Jéricho Jeudy:** Il reste certainement des portes à défoncer en distribution au Québec.

**Julie Hivon:** On pourrait commencer par distribuer correctement nos films en région au Québec. Les *blockbusters* y prennent toute la place.

**Philippe Gagnon:** Même à Québec on a le sentiment d'être en région. C'est dans un complexe près de l'aéroport de Québec que je parviens à voir les films québécois.

**Ricardo Trogi:** On se plaint que les gens ne voient pas suffisamment de films québécois, mais peut-on leur en vouloir? Je n'ai commencé à m'y intéresser que lorsque j'ai suivi mon premier cours de cinéma au cégep. Un professeur nous avait obligés à aller voir un film sous-titré. Dans notre métier, on a vite tendance à oublier que, pour la plupart des gens, le cinéma constitue une distraction. Les schtroumpfs verts sont arrivés, allons-y! Nous nous adressons plutôt à l'élite qui s'intéresse au petit film annoncé discrètement. Or, ce public n'augmentera pas.

**Julie Hivon:** J'enseigne au cégep. Pour mes étudiants, cela demande un effort d'aller voir un film québécois. Des étudiants m'ont même demandé si mon film était québécois! Ils ont bien des préjugés à l'égard du cinéma québécois.

**Denys Desjardins:** J'enseigne depuis 10 ans et je compte bien arrêter après toutes ces années à me retrouver devant des étudiants qui rêvent de devenir des stars de Hollywood.

**Philippe Gagnon:** Quand nous avons tourné **le Ciel sur la tête** de Geneviève Lefebvre et André Melançon, les gens voulaient savoir pourquoi on les dérangeait. Lorsque certaines personnes apprenaient que nous tournions un film québécois, elles étaient encore plus fâchées. Quoi! On les empêchait pendant quelques minutes d'aller faire leur épicerie, et ce n'était même pas pour un film américain!

**Ciné-Bulles:** Dans ce contexte, comment se débrouillent les réalisatrices?

**Louise Archambault:** Je ne pense pas qu'aujourd'hui ce soit plus difficile pour les femmes que pour les hommes de tourner un long métrage. Il y a davantage de discrimination dans le secteur de la publicité, où les femmes prennent difficilement leur place. L'impression que les hommes soutiennent mieux la pression ou sont plus performants persiste. Ce qui nous distingue d'eux, ce sont les sujets que l'on aborde dans nos films, la présence plus marquée de personnages féminins.



Jéricho Jeudy  
(Photo: Véro Boncompagni)

**Julie Hivon:** Je n'ai pas eu plus de difficulté qu'un réalisateur masculin à faire mes films. S'il reste des traces de sexisme, c'est très subtil. Lorsqu'une femme entre dans un laboratoire par exemple, c'est comme si elle avait «Nouille» écrit dans le front. Forcément, elle ne s'y connaît pas! Ainsi, lorsque je suis allé visionner le gonflage 35 mm de mon long métrage avec la directrice de la photographie — deux femmes! —, nous avons constaté que la copie était floue, sauf la dernière bobine. On nous a répondu que le film était flou mais que l'on ne s'en était tout simplement pas rendu compte jusque-là!

**Ciné-Bulles:** *De jeunes cinéastes se sont regroupés récemment autour de Kino mais aussi autour du MSSO. Sentez-vous poindre un mouvement de solidarité chez les cinéastes de votre génération?*

**Denys Desjardins:** Je ne sais pas si nous sommes plus mobilisés que dans les années 1970, mais nous nous sommes réunis parce que nous partageons des vibrations, parce que nous voulions brasser la cage et préserver des outils qui peuvent nous servir.

**Jéricho Jeudy:** À Kino, même phénomène. On lève un drapeau, on sonne une cloche, et aussitôt il y a des gens qui sortent de derrière les buissons! Il se passe quelque chose dans notre génération. Il y a un véritable goût pour l'action, coûte que coûte.

**Denys Desjardins:** Avec le MSSO toutefois nous ne sommes pas parvenus à intéresser les cinéastes qui ont travaillé pendant des années à l'ONF et qui auraient aujourd'hui l'autorité d'élever la voix. Une seule exception, Jacques Godbout, qui avait travaillé avec l'un des membres du MSSO, Philippe Falardeau.

**Philippe Gagnon:** À Québec, on n'a pas le choix. Dès que quelqu'un fait quelque chose, on va le chercher, si bien qu'on se retrouve tous à Spirafilm. Tout de même, on ne se parle véritablement que depuis peu. Avant, il y avait une compétition entre la Bande vidéo et Spirafilm, la vidéo et le film. Le phénomène s'est atténué.

**Louise Archambault:** Quand on participe à des événements comme celui de Chicoutimi, on se rapproche les uns des autres, on s'encourage, et cela compte.

**Jéricho Jeudy:** Et cela, c'est différent des années 1980.

**Julie Hivon:** Pour ma part, je fais partie d'un regroupement de cinéastes, les Films de l'autre. Chacun fait ses films, mais nous avons un lieu de ralliement.

**Ciné-Bulles:** *Tourneriez-vous en anglais?*

**Ricardo Trogi:** Depuis l'an passé, je crois que oui. Je suis allé à Winnipeg où j'ai rencontré, dans le cadre de Local Heroes, des cinéastes anglophones avec lesquels j'ai tout de suite senti une complicité, ce qui a évacué les nombreux préjugés que j'entretenais à l'égard de nos collègues canadiens-anglais.

**Philippe Gagnon:** Quant à moi, j'ai réalisé mon premier court métrage en anglais à Vancouver. J'aimerais d'ailleurs tourner un long métrage avec les gens avec lesquels j'ai étudié.

**Stéphane Lapointe:** Moi, peu m'importe la langue. L'anglais, l'égyptien ou le serbo-croate.

**Julie Hivon:** Il faudrait un sujet ou une collaboration pour que je veuille tourner en anglais, pas la volonté de rejoindre un autre public.

**Philippe Gagnon:** D'ailleurs, je doute qu'on rejoigne automatiquement un plus large public en tournant en anglais. Les Canadiens anglais ne vont pas voir leurs films et envient souvent la situation du cinéma au Québec.

**Louise Archambault:** Moi aussi j'ai envie de puiser à d'autres cultures, de m'ouvrir à des collaborations qui m'amèneraient ailleurs.

**Jéricho Jeudy:** J'adore les films où se côtoient plusieurs cultures. Il suffit alors de sous-titrer ceux qui ne parlent pas français, comme on l'a fait dans **le Violon rouge** de François Girard.

**Denys Desjardins:** Une grande partie de **Mon œil pour une caméra** se déroule en anglais puisque je tournais à Toronto et à Ottawa. C'était nécessaire, aussi je ne me suis pas posé davantage de questions.

**Ciné-Bulles:** Si l'on se retrouvait dans 10 ans qu'aimeriez-vous pouvoir dire?



Louise Archambault  
(Photo: Véro Boncompagni)

**Stéphane Lapointe:** Je vous l'avais dit, c'est possible!

**Ricardo Trogi:** Si tout a bien été, j'aurai tourné trois longs métrages, et deux courts.

**Jéricho Jeudy:** J'aimerais avoir tourné des longs métrages qui soient allés partout au Québec et qu'il y ait eu un éveil du public à l'égard du cinéma québécois. Si l'on s'était débarrassé du préjugé défavorable à l'égard du cinéma québécois, je serais heureux.

**Louise Archambault:** Déjà il me semble y avoir une meilleure perception du cinéma québécois. On sent un certain élan. Dans 10 ans? J'aimerais pouvoir dire que je suis heureuse, c'est-à-dire que j'ai pu réaliser mes projets, personnels et professionnels. Et que cela continue!

**Julie Hivon:** Si, dans 10 ans, j'ai encore envie, vraiment envie, de faire des films, et si je touche des gens, plus de gens, je serai satisfaite.

**Philippe Gagnon:** J'aimerais faire des films qui ressemblent à ceux que j'aime, ceux qui me touchent le plus, les films indépendants américains, par exemple **Safe**, **Memento** ou **Drugstore Cowboy**. On peut faire des films comme ceux-là en français au Québec.

**Denys Desjardins:** En 1996, je me battais aux États généraux sur le cinéma et la vidéo pour que l'on perçoive une partie du guichet pour financer nos films. Il faudrait avoir réglé cette question dans 10 ans. On ne peut pas mener ce genre de bataille éternellement. Il faut également avoir un accès plus facile aux salles.

**Stéphane Lapointe:** Il faut certainement briser cette impression que nous avons une cinématographie à deux temps. D'un côté le colon, de l'autre l'hermétique. D'ailleurs, heureusement, cela tend à changer.

**Ricardo Trogi:** Dans 10 ans? L'idéal, ce serait de devoir refuser votre invitation parce que nous sommes en plein tournage! ■